

## La Guerre / Raoul Lélias



Sommes-nous au printemps ? En été ? Je ne sais plus exactement, sinon qu'un grand soleil breton illumine ce matin-là la grande route déserte qui mène de Pont-Croix à Douarnenez. Nous approchons de midi et je ne vois sur cent mètres qu'une seule personne. C'est Jeanne, ma gouvernante, vêtue d'une sorte de sarrau à carreaux, assise sur le talus, occupée à tricoter. Elle me surveille distraitement tandis que je me livre aux occupations de mon âge sur ce grand chemin pas encore asphalté, à l'époque.

C'est ici et maintenant que la Guerre va faire irruption dans ma vie.

La Guerre ? Oui, la guerre. Qu'est-ce que La Guerre ? Eh bien, pour moi, « La Guerre », c'est une rumeur étrange et tout d'abord lointaine qui enfle de minute en minute.

Jeanne quitte brièvement des yeux son ouvrage et nous devons nous rendre à l'évidence. À quelque distance, d'abord difficile à évaluer, des hommes chantent.

Oui ! Des hommes chantent mais ils entonnent, pour des oreilles bretonnes, une sorte de chœur viking, énigmatique et sauvage, qui vous transporte très loin, dans l'inconnu, dans l'insondable mystère des steppes glacées et des sombres forêts de conifères du Hartz et de la lointaine Franconie. Je n'ai jamais entendu rien de pareil. Ensorcelé, envoûté, je me dresse et, immobile, je scrute l'horizon.

Un cavalier surgit, précédant de quelques mètres une cinquantaine d'hommes casqués qui le suivent en marchant trois par trois. Leurs casques apparaissent couverts d'un grillage où s'entremêlent des feuilles et de courtes branches de chêne, ce qui accentue encore, s'il le fallait, ce côté farouche de « Frères de la forêt » qui s'avancent au pas cadencé.

Toujours debout, quasi halluciné, figé au beau milieu de la route, je regarde le cavalier qui progresse vers moi et, devant cet homme à cheval, si beau dans sa calme puissance, je me dis que ce chevalier ne peut être qu'un roi, un jeune roi, qui porte l'âme de tout un peuple, et je demeure figé comme une sainte de chapelle, sans me rendre compte que je lui barre la route, à lui et à ses hommes qui maintenant ont arrêté leur mélodie sauvage.

À deux mètres de moi, le cavalier immobilise sa monture, m'examine, légèrement ironique, et descend lentement de son cheval, dont il confie les rênes au premier soldat qui le suit. Le voilà qui fait un pas vers moi qui, en enfant abandonné, lui présente instinctivement les mains. Et lui de sourire et de tendre aussi ses mains, gantées de cuir, pour me prendre dans ses bras.

L'officier est coiffé d'une magnifique casquette, pourvue d'un écusson qui brille, et je n'ai jamais rien vu de pareil exciter ma convoitise, à laquelle je ne peux pas ne pas céder. Et de la prendre à deux mains par la visière de cuir. Et de la coiffer aussi maladroitement que possible, à l'envers, bien entendu. Suivent quelques mouvements divers, l'homme tente de replacer sur ma tête ce couvre-chef trop grand pour moi, de manière un tantinet plus orthodoxe, visière sur les yeux. Il se tourne alors vers ses soldats et proclame d'une voix forte : « Camarades, j'ai l'honneur de vous présenter le plus jeune officier de toute l'armée allemande ! »

Déclenchant les rires tonitruants de la troupe, il appelle ma gouvernante, me dépose dans ses bras, reprend délicatement sa casquette avant de m'adresser un ultime sourire et un salut martial, puis de remonter à cheval.

Chez Jeanne, l'appréhension et l'inquiétude ont cédé la place à un sentiment de colère dont elle fera longtemps des gorges chaudes. Dès le soir, elle va s'en plaindre à mon père : « Mais vous vous rendez compte, Monsieur, que va-t-il nous arriver avec ce garnement, moi, je ne peux plus en prendre la responsabilité, vous vous rendez compte, il a barré la route aux Boches et tenté de voler la

casquette de l'officier qui les commandait. Il va nous emmener en prison si ça continue ! »

Le lendemain matin, nous eûmes la relative surprise d'affronter quatre personnes qui venaient se présenter chez nous. Il y avait le maire de Pont-Croix muni d'un bon de réquisition, un officier allemand coiffé d'une magnifique casquette et deux soldats portant ses valises.

Le maire expliqua à mon père que, compte tenu du nombre de pièces de notre maison, pourvue de deux salles de bain, luxe inusité à cette époque où l'eau courante restait une rareté, il était dans l'obligation d'en réquisitionner une partie pour le commandant de la garnison.

L'officier s'excusa en se présentant. Il s'exprimait d'ailleurs dans un français parfait. Toujours obnubilé par cette casquette, je me précipitai à nouveau vers lui, qui m'avait tout de suite reconnu. Soucieux de dégeler l'atmosphère et d'expliquer l'incident à mes parents : « Mais ce n'est pas possible, qui vois-je ici ? Mais c'est le jeune officier que j'ai rencontré hier, bonjour à toi, mon bonhomme, je sens que nous allons devenir de vrais amis ! »

Et de me rendre soudain compte qu'il ne portait pas le même couvre-chef que la veille ! Seigneur, quelle découverte. C'était fantastique. Ces gens-là devaient posséder des centaines de casquettes pour en changer tous les jours. Ce serait bien le diable si je ne pouvais pas, dans l'avenir, en subtiliser au moins une.

Il n'y avait pas que des casquettes, il y avait également des couteaux, d'admirables couteaux. Même les soldats en portaient, ils appelaient ça des baïonnettes. Et aussi des sabres et des épées. Dieu ! Quelles épées ! Ils nommaient l'une d'entre elles, la plus belle : « Épée des Chevaliers Teutoniques ».

En dehors de ma gouvernante qui tricotait en permanence, de mes parents toujours par monts et par vaux, de Françoise la repasseuse et des deux jardiniers, je vivais dans un isolement où, forcée à l'évasion, mon imagination s'était développée et épanouie, jour après jour. Et voilà qu'un enchanteur de songes surgissait dans ma vie, m'emportant sur un fleuve, glissant sur ses eaux par un beau soir d'été et faisant fuir sous mes yeux mille plaines fleuries.

Pendant toute la guerre, nous avons reçu des officiers de la Wehrmacht. Ces hommes n'étaient pas foncièrement des militants politiques, ce n'étaient que des soldats, tout simplement des soldats allemands qui auraient pu servir sous Bismarck en 1870 ou Falkenhayn en 1914. Comprenez-moi bien: si tous les Allemands n'étaient pas nazis, tous les nazis n'étaient pas allemands.

L'activité fébrile de la maison supposait la rapide mise en œuvre d'une rigoureuse organisation et c'est ainsi qu'il fut décidé de prendre nos repas ensemble, ce qui entraîna promptement le développement d'une atmosphère de connivence. Peu à peu, cette connivence s'était métamorphosée en amitié, une amitié on ne peut plus insolite mais réellement profonde. Lors de ses visites, mon oncle, prêtre et professeur d'allemand au collège Saint-Yves de Quimper, et Christoph, Ulrich ou Elflein, s'installaient au piano au cours de longues soirées où les lieds allemands succédaient aux opéras français.

Je crois que nous avons totalement oublié la guerre. Noël 1941 fut célébré avec faste. « Monsieur, s'exclamait Jeanne, j'ai surpris Ulrich qui montait un arbre dans sa chambre ! » « Un arbre dans sa chambre ! Jeanne, quand cesserez-vous d'avoir des visions ? Un arbre dans le salon du haut ! »

Deux jours plus tard, le soir du 25 décembre, Ulrich, en grand uniforme, nous invitait dans son salon où, couvert de chandelles allumées, trônait en majesté un magnifique arbre de Noël, tradition féerique aux yeux d'un enfant, tradition que nous ne connaissions pas.



Un beau matin, je pris le départ pour inspecter leur camp, aménagé au sein de la petite forêt toute proche. Même sans casquette, vous dire si j'étais fier ! J'avais

déjà eu à trois reprises l'occasion d'accompagner l'Oberleutnant à la Kommandantur, où il disposait pour moi une couverture militaire et quelques jouets. Vous décrire la tête des notables qui se présentaient et qui ne pouvaient pas s'empêcher de me regarder à la dérobée. Je sentais le lieutenant, toujours farceur en diable, retenir difficilement un éclat de rire, intérieurement ravi d'observer le désarroi de ses visiteurs interloqués.

Le camp de Treflest venait d'être aménagé au sein d'une vaste clairière, au flanc d'une colline. On y avait creusé, en profondeur, douze vastes tranchées largement camouflées de branchages, destinées à abriter les camions et les chars. La clairière elle-même s'était couverte d'une mer de tentes verdâtres où circulaient les soldats. Un grand grouillement de chemises brunes, de jambes nues, de têtes nues, de cheveux d'un blond clair, hérissés ou soyeux et qui semblaient, antiques autant que frais et jeunes, prendre leur couleur originelle dans quelque page de Tacite.

Les bras étaient hâlés, pelés de soleil, les corps bronzés. Les têtes sentaient la graisse d'armes et la résine, imprégnées du parfum des volutes de fumée bleue qui montait parmi les arbres. Ah ce parfum ! Ces extraordinaires effluves, comment aurais-je pu imaginer qu'elles allaient me hanter toute mon existence ? Au bord du ruisseau, un groupe de soldats chantait la *Lorelei: Ich weiss nicht, was soll es bedeuten, / Dass ich so traurig bin / Ein Märchen aus alten Zeiten / Das kommt mir nicht aus dem Sinn.*

À mi-pente, au sein d'un chaos de rochers de granit, sur une espèce d'autel de pierres grossièrement taillées, brûlait un feu de bois. C'était le feu sacré du camp. Entre le premier jour et le dernier, il ne devait pas s'éteindre. De chaque côté de la haute flamme qui montait toute droite vers le ciel, veillaient deux jeunes garçons, les gardiens du foyer, chargés d'empêcher cette flamme si exaltante et si pure de mourir. Ils montaient là une faction, rigides, les talons réunis, le corps droit, le regard fixé dans un espace perdu et immatériel. Bien sûr, j'étais très jeune et pourtant, j'aurais dû me demander : « Mais où avais-je déjà connu tout cela ? »

Il y a toujours un soir dans la vie, vous vous en doutiez. Christophe, Ulrich, Ellflein, tous filèrent un jour vers de sombres horizons, remplacés par de vieux feldwebels réservistes qui n'avaient de soldats qu'un costume approximatif. Où étaient donc partis ces merveilleux officiers portant ces brillants uniformes que nous n'avions pas vus depuis les centurions de Jules César ?

Il me plaisait de penser que, dans l'émotion et la fièvre du départ, Ulrich avait oublié son épée teutonique derrière le montant de son lit et qu'un jour, il reviendrait la chercher. Comme je l'ai attendu, ce jour, comme je l'ai espéré ! Mais il n'est jamais revenu. Quelque chose avait dû le retenir sur le front russe. Les impératifs de la guerre, vous savez !

*Ils ont fondu dans une absence épaisse / L'argile rouge des steppes a bu la  
blanche espèce / Le don de vivre est passé dans les fleurs / Où sont des Morts, les  
phrases familières / L'art singulier, les paroles dernières / La larve file, où se  
formaient les pleurs. Paul Valéry, Le cimetière marin.*